

Rachel Fleurotte

Les mystères de Joux

Les Uchroniques Comtoises – I

Roman



Rachel FLEUROTTE

Les Mystères de Joux

Les Uchroniques Comtoises

Tome 1

Hydralune,
la Fabrique à Chimères

Les Mystères de Joux
Les Uchroniques Comtoises - Tome 1
© Rachel Fleurotte.

ISBN
Dépôt légal : octobre 2020

Hydralune, la Fabrique à Chimères
2, rue Horace Bertin
13005 Marseille

Juillet 1890

Les arbres défilèrent derrière la fenêtre du train. Aux maisons de Besançon avaient vite succédé les forêts verdoyantes et, à présent que le convoi s'enfonçait dans le massif du Jura, les montagnes apparaissaient à leur tour.

À genoux sur son siège, appuyé contre la vitre de leur compartiment de première classe, Victorien dévorait le paysage de ses grands yeux bleus. Ses pupilles s'emplissaient des bois et des vallons qu'il apercevait, lui rappelant les légendes dont le berçait Charlotte, sa nourrice, depuis sa plus tendre enfance. L'enfant paraissait endimanché dans son costume de voyage en coton beige, ses cheveux châtain courts bien peignés en arrière. À la place voisine se tenait une femme de trente-cinq ans, au visage bienveillant encadré par une chevelure brune tirée en chignon. Sa constitution robuste trahissait les longues années de labeur, d'abord à la ferme de ses parents, puis à Besançon, au service du père de Victorien, pour s'occuper de sa maison. Charlotte souriait de l'émerveillement de celui qu'elle surnommait affectueusement son «petiot». Il vivait en ville toute l'année et un séjour d'un mois à la montagne, pour les vacances d'été, lui ferait le plus grand bien.

La brave femme regrettait toutefois que Fernand Larchet, le père de Victorien, ne les ait pas accompagnés. Comme à son habitude, il restait accaparé par son travail de directeur de l'Institut des Nouvelles Technologies de Besançon, dans lequel il semblait se noyer, comme pour oublier que son épouse était morte en couches à la naissance de leur fils unique, dix ans plus tôt. Charlotte, désormais gouvernante de leur maison, entourait Victorien de son affection, mais sentait bien que ce dernier, même s'il n'en disait rien, souffrait du manque de présence de son père. Il travaillait dur à l'école pour être le premier de sa classe et susciter sa fierté, mais aurait aussi aimé que celui-ci ne s'attache pas seulement à ses résultats scolaires. Pour compenser, Charlotte racontait au jeune garçon les légendes de la région afin qu'il garde sa part d'enfance et ne devienne pas trop tôt aussi sérieux que son père.

*

Enfin, le train s'arrêta à la gare de Champagnole. Sa valise à la main, suivie par Victorien qui portait la sienne, la gouvernante remonta le couloir encombré de passagers pour descendre sur le quai.

Après le calme de leur compartiment, l'agitation de l'extérieur surprit le garçon. Des commères s'interpellaient d'un bout à l'autre et des enfants de tous âges couraient en riant. Quelques poules enfermées dans une cage de bois et de grillage caquetaient. La fumée de la locomotive se mêlait aux odeurs des arbres et des plantes des forêts voisines. La mise des gens était simple, moins apprêtée que celle des passants qu'il croisait d'ordinaire dans les rues de Besançon.

Un homme d'une trentaine d'années, de haute stature, aux cheveux bruns courts et au visage taillé à la serpe, fendit la foule pour les rejoindre. Ses bras de chemise remontés au-dessus de ses coudes révélaient des muscles saillants et une peau tannée par le soleil, preuve qu'il passait la majeure partie de son temps à travailler en plein air. Il s'arrêta devant eux et serra la gouvernante dans ses bras en s'exclamant :

— Bonjour, la Charlotte ! Comment qu'tu vas ?

La brave femme répondit à son accolade en riant, heureuse de retrouver son frère :

— Très bien, le Vincent, contente d'être là, et toi ?

— Bien heureux de t'revoir aussi.

Il se tourna vers Victorien et l'inspecta rapidement :

— Alors, v'là notre invité pour les vacances ? Sois l'bienvenu, gamin ! Allez, donnez-moi ça !

D'autorité, le paysan s'empara de leurs valises et les entraîna jusqu'à la sortie de la gare, suivant la foule qui quittait le quai.

Une place s'étendait devant le large bâtiment de pierre blanche aux tuiles rouges, sur laquelle régnait la même agitation, ponctuée par les hennissements des chevaux et les claquements des rênes. Vincent conduisit ses invités jusqu'à sa charrette gardée par son fils Jean, un garçon d'une dizaine d'années aux cheveux châtons et à l'air malicieux. Le fermier chargea les valises à l'arrière et y hissa Victorien en le soulevant comme une plume, puis aida Charlotte à s'installer sur le banc du conducteur. Jean escalada le siège pour prendre place à côté du petit citadin. Vincent saisit les rênes et fit

démarrer la carriole. Alors qu'ils s'engageaient dans les rues, Charlotte s'enquit des nouvelles de leur famille et des derniers ragots du coin.

Le petit paysan observait son compagnon à la dérobée, avec un mélange de timidité et de curiosité. Victorien le scruta en retour, un peu mal à l'aise, et se présenta pour briser la glace :

— Je m'appelle Victorien, et toi ?

— Jean.

— Tu as quel âge ?

— Dix ans.

— Oh, comme moi !

Le silence se réinstalla brièvement, avant que Jean ne demande :

— Vous jouez à quoi chez vous ?

Victorien profita de cette question pour essayer de le mettre à l'aise :

— Oh non, tutoie-moi, je suis pas un monsieur !

— D'accord. Vous... euh, tu joues à quoi ?

— À la marelle, au jeu du loup et à colin-maillard. Et toi ?

— Un peu pareil, sinon on va jouer dans les bois ou se baquer dans la rivière quand i fait chaud. Tu sais faire des ricochets ?

— Non.

— On t'montrera après le goûter, la Rose et moi !

— Qui c'est Rose ?

— Ma p'tite sœur, qu'a huit ans.

La conversation des adultes leur parvint aux oreilles et Victorien, en son for intérieur, s'amusa du fort accent du père de Jean, qui racontait :

— L'André, i a beugné sa carriole dans l'bois, contre un tronc, l'aut'jour. I avait dû abuser d'la gnôle !

— Pourtant c'est point son genre !

— Nan, mais là si, i disait qu'i a vu des lynx qu'i l'ont attaqué, quat' d'un coup, et qu'c'est pour ça qu'i a fui. Penses-tu, c'est des animaux solitaires, i chassent jamais ensemble, encore moins l'homme... I avait bu, j'te dis !

— Et la Sophie, toujours pas mariée ?

— Non, mais i a rencontré un d'ses conscrits aux feux d'la Saint Jean, i ont dansé au bal...

Et la discussion se poursuivit, Charlotte interrogeant Vincent sur d'autres connaissances. Victorien savait leur gouvernante bavarde,

mais là, elle se surpassait, profitant de son retour au pays pour apprendre les dernières nouvelles.

Bientôt, le véhicule quitta Champagnole pour s'engager sur des routes de campagne. Des bois drus bordaient la voie, dont l'ombre contrastait avec le chemin vivement éclairé. La ferme de Vincent était située près du village de Valempoulières, à une douzaine de kilomètres de là. Il y élevait des vaches et produisait du comté avec leur lait à la fruitière du village.

*

Après un trajet paisible, ils parvinrent à leur destination. Au pied d'une combe semée de sapins et d'épicéas, se dressait un bâtiment massif en pierre, au toit couvert de tavaillons, tout comme un des murs. Il abritait à la fois l'habitation de la famille et une vaste grange, dont l'étage pouvait contenir le fourrage des bêtes pour tout l'hiver.

Charlotte conduisit Victorien dans la petite chambre qu'on lui avait préparée et lui fit troquer ses vêtements de voyage pour une chemise et des culottes courtes. Le garçon redescendit à la cuisine et s'installa à la grande table pour partager le goûter de Jean et de sa sœur Rose : un verre de lait et une large tranche de pain beurrée recouverte de confiture de fraise. La fillette affichait une frimousse aussi malicieuse que son frère, encadrée par de longs cheveux blond foncé qui pendaient en deux nattes autour de son visage. Elle lécha avec gourmandise ses lèvres maculées de confiture, tandis que Victorien prenait garde à ne pas se tacher en mangeant.

Une fois la collation terminée, les enfants reçurent la permission d'aller jouer dehors. Les petits paysans entraînent leur invité près d'une mare sur laquelle ils s'amuserent à faire des ricochets. Tout en jouant, Jean annonça à Victorien :

— Tu sais, on a un secret, la Rose et moi !

Le citadin leva les yeux vers son camarade, curieux :

— Ah bon ? Lequel ?

— Si on t'le dit, c'est pus un secret !

— Mais si, je n'en parlerai pas, promis.

Jean échangea un regard avec Rose, qui acquiesça brièvement. Celui-ci reprit sur un ton de conspirateur, en se penchant vers Victorien :

— Si on t'le dit, tu jures d'garder le secret ?

Le garçon hochait vigoureusement la tête en récitant d'un ton ferme :
— Oui, promis juré, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer !

Le paysan jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'aucun adulte n'était dans les parages, puis se rapprocha et lui souffla à voix basse :

— On a trouvé comment devenir riches !

Victorien écarquilla les yeux, surpris, et s'enquit sur le même ton :

— Comment ?

— On a vu la Vouivre, on sait où i va boire et se baquer, et on va i suivre pour i prendre son trésor !

La Vouivre ! Victorien connaissait bien cette créature, sur laquelle Charlotte était intarissable. Cet animal fabuleux, au corps de serpent, possédait des ailes de chauve-souris qui lui permettaient de parcourir en volant les forêts du Jura et d'échapper à ses poursuivants. Elle portait sur son front une escarboucle, un gros rubis qu'elle déposait sur la rive quand elle se désaltérait ou se baignait dans un étang ou un cours d'eau. Les plus courageux pouvaient alors tenter de lui dérober le bijou, à leurs risques et périls. Les récits sur la Vouivre variaient d'un village à l'autre, celui qui se racontait à Valemoulières la disait gardienne d'un fabuleux trésor. Même si son père ne cessait de répéter qu'il ne s'agissait que de contes, Victorien y croyait dur comme fer. Impressionné par l'affirmation du paysan, un peu jaloux, il demanda :

— Vous l'avez vue où ? Elle est comment ?

D'un geste vague, Jean désigna la forêt un peu plus loin :

— Près d'un étang là-haut, i a trois jours, à l'heure du souper.

Rose s'immisça dans la conversation et renchérit :

— I doit faire pus d'un mètre d'long et a d'grandes ailes. On a voulu l'approcher, mais i nous a entendus. I a repris sa pierre et s'est envolé.

— Et vous voulez faire quoi exactement ?

— R'tourner là-bas pour i r'trouver, et i suivre pour découvrir sa grotte avec son trésor, com'ça on aura plein d'sous !

Victorien avait toujours rêvé d'apercevoir une créature de légende : à l'idée qu'il puisse enfin en voir une, l'excitation l'envahit et il supplia aussitôt :

— Vous m'emmènerez avec vous ?

— Pourquoi, tu veux l'trésor aussi ?

— Non, moi je veux juste la regarder !

Sa réponse laissa ses camarades dubitatifs, mais Jean finit par hocher la tête :

— On verra, on en r'parlera... Mais d'ici là, pas un mot aux grands, compris ?

— Oui.

— Juré craché ?

Le citadin leva la main et lança un jet de salive au sol, avant de répondre :

— Oui, juré craché !

*

Victorien, tout excité, ne parvenait pas à s'endormir malgré la nuit tombée : il se tournait et se retournait dans son lit, l'esprit encore rempli de sa conversation avec les deux enfants. La vouivre existait bien, et s'il les convainquait de l'emmener, il la verrait aussi. Ses pensées vagabondèrent : si elle était réelle, alors les autres créatures des légendes l'étaient également. Combien pourrait-il en rencontrer, au cœur des forêts de la région ? Ils tourbillonnèrent en une longue farandole derrière ses paupières closes, avant que le sommeil ne l'emporte.

*

Trois jours plus tard, Jean et Rose mirent leur plan à exécution : après la sieste, ils prétextèrent la chaleur et l'envie de se baigner dans la rivière près de la lisière du bois pour obtenir la permission de s'enfoncer un peu sous le couvert. En réalité, ils comptaient retourner à l'étang pour y guetter le retour de la créature, persuadés qu'elle vivait là. Ils avaient cédé à l'insistance de Victorien, après lui avoir fait promettre de leur laisser le trésor. Uniquement obsédé par l'idée de voir la Vouivre, le jeune citadin avait accepté sans rechigner.

Il suivait donc ses camarades sur le chemin qui serpentait entre les grands arbres, des épicéas et des sapins, au pied desquels poussaient fougères et orties. Leur sommet verdoyant se perdait bien au-dessus de la tête des enfants et leur offrait une ombre bienvenue après le soleil qui inondait la vallée. Victorien se sentait un peu gauche dans sa tenue — des culottes courtes retenues par des bretelles et une chemise

blanche aux manches retroussées — qui semblait endimanchée comparée à celles de ses compagnons. Jean et Rose portaient des vêtements simples, un corsage et une jupe pour la fillette, un pantalon court et une chemise pour son frère, sans doute retailés dans des vêtements d'adultes à en juger par l'usure du tissu. Ils avaient chaussé des sabots de bois remplis de fougères fraîches, avec lesquels le jeune citadin aurait été bien en peine de faire un pas. Il appréciait les souliers de marche achetés par son père avant son départ, qui lui évitaient de s'écorcher les pieds ou de se tordre les chevilles.

Tout en s'enfonçant à leur suite dans les bois, Victorien se souvenait des récits de Charlotte sur la Vouivre, repassant les détails dans son esprit, impatient de découvrir lesquels étaient vrais.

Rose se tourna vers lui et l'interrogea, surprise de son silence :

— À quoi qu'tu penses ?

Brusquement tiré de ses réflexions, Victorien secoua la tête et balbutia :

— Je... oh, à rien de particulier, à la Vouivre... On arrive bientôt ?

Rose haussa les sourcils et l'observa avec méfiance, tandis que Jean annonçait :

— Encore une heure, traînons pas !

Le citadin, qui jetait de fréquents coups d'œil autour de lui, finit par poser la question qui le préoccupait :

— Comment vous êtes sûrs qu'on se trompe pas de route ? Tout se ressemble ici.

Le paysan désigna un tronc sur lequel Victorien aperçut une entaille faite au couteau :

— J'ai marqué l'chemin au canif, i suffit d'suivre ça.

En son for intérieur, Victorien pensa que les esprits de la forêt n'avaient pas dû apprécier son geste qui avait blessé les arbres, et espéra qu'ils n'allaient pas subir leur colère. Il ne pouvait s'empêcher de se tracasser : la vouivre avait pour réputation de sortir tous les jours à la même heure, or Jean avait assuré l'avoir vue au moment du souper, ce qui les obligerait à rester tard là-haut. Les adultes risquaient de s'inquiéter, surtout Charlotte. Toutefois, son envie de voir la créature surmontait ses réticences, et il continuait d'avancer derrière ses camarades. Il observait les alentours, conscient de se trouver au cœur d'un des décors de ses chères légendes ; il savourait sa chance, lui qui n'arpentait habituellement que les rues pavées de Besançon ou

les esplanades de la Citadelle de la ville, où travaillait son père. Il avait tant rêvé d'aventures en ces lieux que, malgré une légère appréhension, son excitation balayait le reste.

Ils approchaient de leur but quand Jean s'arrêta en levant le bras et chuchota :

— Z'avez entendu ?

Rose et Victorien se figèrent : ils se trouvaient dans un endroit particulièrement touffu, plongé dans une pénombre inquiétante. Le citadin tendit l'oreille, nerveux, et perçut des craquements dans les buissons, comme si quelqu'un y avançait en écrasant les branchages. Rose, sur le qui-vive, posa sa paume sur le poignet de son frère et murmura :

— C'est quoi ?

— J'sais pas...

Devant l'inquiétude affichée par ses compagnons, Victorien sentit la chair de poule hérissier sa peau : il avait l'impression que des yeux l'observaient au travers des feuillages, pesant sur eux comme une menace.

Soudain, un cri menaçant, comme un feulement, retentit et quatre bêtes jaillirent des fourrés. Jean cria en attrapant la main de sa sœur :

— Des lynx ! Faut fuir, vite !

Les paysans tournèrent les talons et se précipitèrent sur le chemin, aussitôt poursuivis par les deux plus gros fauves. Les bêtes restantes fixèrent Victorien, pétrifié d'effroi, avant de s'approcher pas à pas. Elles tournèrent autour de lui sans le quitter des yeux. Hypnotisé, le garçon les voyait arriver, tandis que leurs grondements retentissaient à ses oreilles.

Enfin, la peur reprit le dessus et, avec elle, son instinct de survie. Les bêtes lui coupaient le chemin de la ferme, le garçon s'enfuit donc à l'opposé de ses camarades, en s'enfonçant dans la forêt. Aussitôt, les animaux le prirent en chasse. Victorien ignorait que faire, paniqué : comment s'en débarrasser ? Grimper à un arbre ? Non, il lui semblait qu'ils y montaient aussi... Peut-être que s'il trouvait un étang ? Avec un peu de chance, ces bêtes avaient peur de l'eau, et il pourrait s'y réfugier ?

Une autre pensée lui traversa l'esprit : et Rose, et Jean ? Allaient-ils pouvoir échapper aux autres ? Parviendraient-ils à rejoindre la ferme pour donner l'alerte et ramener des secours ?

Les paroles de Vincent, le jour de leur arrivée, lui revinrent en mémoire : le paysan avait évoqué un homme attaqué par des lynx dans les bois, que tout le monde avait cru ivre. Il avait dit que ces animaux ne chassaient jamais en groupe, ni n'attaquaient l'homme. Alors pourquoi un tel comportement envers ses camarades et lui ?

Le souffle court, Victorien aperçut un reflet argenté devant lui, au travers des arbres, et y dirigea aussitôt sa course. Comme il l'espérait, un plan d'eau s'étalait devant lui. Il s'y précipita, plein d'espoir. Dans sa hâte, son pied accrocha une racine qui le faucha net. Emporté par son élan, il bascula de tout son long, sans avoir le temps de tendre ses mains pour amortir le choc. Son front heurta le sol et il perdit connaissance.

Les deux lynx avaient ralenti leur course et rôdaient autour de lui, le reniflant et le poussant de leur truffe.

Soudain, un pas léger retentit et les animaux relevèrent la tête : une belle femme rousse, vêtue d'une longue robe verte vaporeuse aux manches évasées et à la taille soulignée par une ceinture d'or et d'émeraude, surgit dans la clairière. La Vouivre, perchée sur son épaule, enroulait sa queue autour de sa gorge comme un collier. Ses écailles luisaient sous le soleil qui perçait au travers des arbres. Les lynx rejoignirent la dame et se frottèrent dans ses jambes comme deux gros chats. Elle leur flatta affectueusement la tête, avant de s'approcher du garçon, les fauves sur ses talons. Elle s'agenouilla près de lui et posa une main douce sur son front. La Vouivre dressa sa tête et poussa un long cri désapprobateur, auquel la Dame Verte répondit d'un ton apaisant, en lui grattant la gorge :

— Non, ma belle, ne crains rien, celui-là n'est pas comme les autres, il n'en veut pas à ton trésor.

Rassurée, la créature émit un son joyeux et déploya ses ailes noires brillantes. Elle s'envola pour parcourir la clairière, effleurant au passage le dos des fauves. Elle fit le tour de l'étang, comme pour s'assurer qu'aucun importun ne se trouvait là et, satisfaite, se posa sur une pierre de la rive. Elle étira ses ailes, se secouant comme pour se dégourdir. Elle lissa un instant ses écailles de sa tête, puis inclina son front pour que son escarboucle tombe doucement dans l'herbe. La Vouivre glissa dans un mouvement gracieux pour plonger dans l'onde et refit surface quelques mètres plus loin, l'eau ruisselant sur sa peau

irisée. Elle nagea avec des gestes élégants, semblant s'amuser joyeusement.

D'un geste de la main, la Dame Verte renvoya les lynx qui s'enfoncèrent sous le couvert, avant de caresser avec douceur les cheveux du garçon, en lui murmurant :

— N'oublie jamais tes rêves d'enfant, et continue de croire en nous. Un jour, nous nous reverrons...

La fée se releva et s'éloigna d'un pas rapide pour se fondre dans la forêt.

Victorien poussa un gémissement : son corps était douloureux et il se demandait où il se trouvait. Il cligna des yeux, peinant à retrouver sa vision. Tout était flou autour de lui, il y voyait à peine à quelques mètres. Un son lui fit tourner la tête avec difficulté, et il aperçut du mouvement dans l'eau. Il plissa les paupières pour mieux voir. Sous la lumière du soleil, des reflets mouvants se mêlaient à la surface de l'eau. Le garçon distingua un corps de serpent allongé et des ailes qui battaient l'onde. L'image dansait devant ses yeux, comme pour lui échapper, et lui donnait le tournis. Incapable de se relever, il poussa un gémissement.

Aussitôt, la Vouivre s'arrêta et se tourna vers lui ; elle le fixa quelques secondes de ses yeux sombres, avant de regagner la rive sans le quitter du regard. Parvenue au bord, elle jaillit de l'eau pour récupérer son escarboucle et s'envola, laissant derrière elle une traînée rouge, la lumière du soleil au travers du rubis.

Victorien essaya de relever la tête pour la suivre des yeux, mais le malaise le reprit et il perdit connaissance.

*

Une sensation de fraîcheur sur son front le réveilla : Victorien souleva les paupières avant de les refermer aussitôt, agressé par la lumière. Une voix familière résonna à son oreille :

— Mon petiot, est-ce que ça va ?

Prudemment, le garçon rouvrit les yeux et découvrit, penché au-dessus de lui, le visage inquiet de Charlotte. Il regarda autour de lui et réalisa qu'il se trouvait dans sa chambre, à la ferme, dans son lit. Il fronça les sourcils et demanda, la bouche pâteuse :

— Que s’est-il passé ?

— Tu ne te rappelles pas ?

— Non... j’étais en forêt avec Jean et Rose... Je crois qu’il y a eu ces animaux qui nous ont attaqués... Après, je ne sais plus.

Charlotte se signa rapidement et répondit d’une voix encore teintée de peur :

— C’étaient des lynx. Dieu merci, ils t’ont rien fait, on t’a retrouvé sans connaissance au bord de l’étang, au fond de la forêt.

— Et Jean et Rose ?

— Ne t’en fais pas, ils ont pu leur échapper et revenir nous prévenir, le Vincent a pris quelques-uns de ses ouvriers pour aller te chercher.

Le soulagement envahit l’enfant : ses camarades étaient sains et saufs :

— Ils vont bien ?

— Ils ont roulé dans une pente, Rose a des bleus et Jean est tombé dans des orties, mais ça passera. Par contre, ils vont être sacrément punis ! T’avoir entraîné aussi loin juste pour se baquer, quelle drôle d’idée !

À ces paroles, Victorien comprit que les petits paysans n’avaient pas révélé aux adultes la raison de leur présence là-haut. Au fond de son esprit, de vagues réminiscences flottaient, celles d’une silhouette de serpent avec des ailes de chauve-souris et d’une voix douce qui avait murmuré à son oreille. Avait-il réellement vu la Vouivre, ou seulement rêvé ? À cet instant, une résolution grandit en lui : un jour, il résoudrait ce mystère.

Juin 1900

Victorien Larchet courait dans les couloirs de l'école, suivi par Ernest Delamotte, son meilleur ami. Les lieux, déserts, résonnaient du bruit de leur course et de leurs chuchotements :

— Vite, dépêche-toi, on va être en retard !

— Attends-moi...

Les deux jeunes gens portaient chacun sous leur bras un coffret de bois qui contenait leur projet de fin d'études, tout juste terminé après un dernier peaufinage dans l'atelier.

Victorien parvint le premier devant les grandes portes de l'amphithéâtre où allait se dérouler leur examen final ; le brouhaha des conversations filtrait au travers des épais battants de bois. Ernest s'arrêta à côté de lui, soufflant comme un bœuf : le jeune homme, rondouillard, n'avait pas la forme de son camarade, habitué à parcourir pendant des heures les forêts comtoises dès que l'occasion lui en était donnée. Victorien le laissa reprendre sa respiration, puis poussa les portes. Ils pénétrèrent dans la pièce et plongèrent dans l'animation qui y régnait. Sur l'estrade principale, les professeurs attendaient le début de l'examen en discutant à voix basse, assis à leurs places. En face, de l'autre côté du bureau qui occupait toute la longueur, les élèves de la dernière promotion du Laboratoire de Chronométrie installaient leurs créations, pour la plupart des montres ou des horloges aux mécanismes complexes. Issus de l'École Municipale d'Horlogerie de la ville de Besançon, les vingt jeunes gens promettaient, après cette ultime présentation, de devenir des ingénieurs doués et novateurs. L'excellence de l'école était connue et la salle était bondée : familles des étudiants, mais aussi notables de la ville et futurs employeurs, venus parfois de Paris, désireux de recruter sans tarder l'élite de ces élèves capables de concevoir des merveilles.

Au premier rang des spectateurs se trouvait Fernand Larchet, le père de Victorien. Directeur de l'Institut des Nouvelles Technologies de la ville, il avait bien l'intention d'engager pour son compte les meilleurs ingénieurs de l'année. Son visage sec, barré par une fine moustache, n'exprimait aucune émotion, comme à son habitude.

Tandis qu'il gagnait sa place devant ses professeurs, soulagé de ne pas être en retard, Victorien aperçut Charlotte, assise à côté de son père, qui lui adressa un petit signe d'encouragement. La gouvernante

s'efforçait de sourire, mais cachait mal sa nervosité de se retrouver là, au milieu des gens importants, et son inquiétude pour son dernier examen. Sa présence le rassurait, car Charlotte lui avait toujours apporté un soutien inconditionnel. Le jeune homme sortit avec délicatesse de sa boîte une miniature d'une vingtaine de centimètres de long, au corps de serpent et aux ailes de chauve-souris, à l'unique œil remplacé par une escarboucle en rubis greffée sur son front. Victorien avait conscience que son projet, très différent de celui de ses camarades, constituait une prise de risque. Toutefois, il connaissait les nombreuses possibilités qu'il offrait et comptait sur elles pour compenser l'aspect déroutant de son automate. D'ailleurs, plusieurs professeurs qui n'avaient pas suivi son élaboration levèrent des sourcils étonnés. Ils ne voyaient pas en quoi cette fantaisie pouvait démontrer le degré de savoir-faire acquis lors de ses études, et le jeune homme capta leurs chuchotis :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Voyons, c'est un jouet, pas un projet de fin d'études !

Heureusement, certains paraissaient moins réprobateurs, notamment celui qui l'avait assisté tout au long du processus :

— Attendez, vous allez voir.

Victorien retint un soupir : il savait bien qu'en ce début de siècle, la science et la technique balayaient tout, et les contes et légendes ne constituaient plus que du folklore guère digne d'intérêt. Toutefois, bercé depuis son enfance par les récits de Charlotte, le jeune homme leur accordait de l'importance, et même une certaine réalité. Il n'avait pas oublié l'été de ses dix ans à Valempoulières, ni la vision trouble qu'il gardait de son escapade près de l'étang et qui hantait souvent ses songes. Il devinait que son père, en le voyant exhiber son œuvre, avait dû se demander ce que son rêveur de fils avait bien pu inventer encore. Fernand, scientifique acharné au travail, considérait le reste comme de l'amusement, voire une perte de temps. S'il se montrait fier des capacités de Victorien qui promettait de devenir un brillant ingénieur, il déplorait parfois son caractère idéaliste et fantasque. Pourtant, cette créativité permettait au jeune homme, en empruntant d'autres chemins que la science, la technique et la logique pures, de réussir là où un esprit seulement rationnel se heurtait à des difficultés. Victorien s'efforça de contenir sa nervosité, espérant que sa prise de risque ne le pénaliserait pas.

Enfin, le directeur de l'école, qui présidait le jury de l'examen, se leva pour réclamer le silence. Aussitôt, tous se turent, attentifs, pour l'écouter :

— Bonjour, soyez les bienvenus ici, pour la présentation des projets de fin d'année des élèves de la promotion 1900. Vous allez découvrir le résultat de longs mois de travail. Comme vous le savez tous, notre école est maintenant la plus réputée de notre beau pays pour l'horlogerie et l'ingénierie. Paris rayonne dans le monde entier grâce à l'Exposition Universelle qu'elle accueille en ce moment, et le pavillon de l'Institut des Nouvelles Technologies de Besançon permet aux visiteurs d'admirer le savoir-faire de nos anciens élèves. Ces derniers travaillent désormais dans les instituts ou les industries les plus prestigieuses, pour notre plus grande fierté. Je ne doute pas que les étudiants qui se tiennent aujourd'hui devant nous les rejoindront bientôt. Besançon était autrefois la capitale de l'horlogerie, notre savoir-faire s'étend maintenant à toutes les technologies, du plus minuscule mouvement de montre aux moteurs des dirigeables à vapeur qui sillonnent les cieux de France et d'Europe.

Il marqua une courte pause avant d'ajouter :

— Mais vous n'êtes pas là pour écouter de longs discours, je laisse maintenant la place à nos étudiants pour leur examen final.

L'ordre de passage avait été déterminé par les notes obtenues aux examens écrits qui s'étaient déroulés deux semaines auparavant, le meilleur élève passant en dernier. Victorien avait battu d'un demi-point Auguste Rouage, son plus sérieux rival, et présenterait donc son projet en dernier. Il patienta en s'efforçant de rester tranquille, ce qui n'était pas son fort, sentant la nervosité l'envahir peu à peu. Il suivait distraitement les démonstrations de ses camarades, perdu dans ses pensées pour demeurer concentré et ne pas se laisser submerger par ses émotions.

— Monsieur Ernest Delamotte, c'est à votre tour.

Lorsque la voix de son ami parvint à ses oreilles, il tourna la tête. Celui-ci présentait une horloge comtoise miniature, mélange de tradition par sa forme et de modernité par sa taille et la prouesse de réduction du mécanisme. Victorien était fier du résultat d'Ernest, qui lui permettrait sans doute de remonter une ou deux places sur son classement actuel, à la septième place de la promotion.

Enfin, Auguste présenta son œuvre, une montre à gousset à quatre complications. Celles-ci fournissaient à son possesseur plusieurs informations : l'heure bien sûr, mais aussi la date, la météo grâce à un baromètre miniature et les phases de la lune. L'objet, une petite merveille de précision, était incrusté dans un écrin en émail, créé par un étudiant des Beaux-Arts. La direction de l'école autorisait une collaboration extérieure pour la décoration des projets. Victorien lui-même avait demandé à un bijoutier de tailler et de sertir le rubis pour l'escarboucle de sa Vouivre. Auguste faisait la démonstration des complications de la montre, la présentant à tous les membres du jury qui l'assaillirent ensuite de questions. Victorien voyait leur intérêt et leur admiration pour ce projet abouti, et ne put s'empêcher d'appréhender son passage derrière lui. Le jeune homme n'était pas un compétiteur dans l'âme, mais savait que, pour son père, l'excellence était de mise et qu'il devait défendre l'honneur de leur famille en terminant major de sa promotion, comme Fernand l'avait été vingt-six ans plus tôt.

Enfin, le directeur annonça :

— Et voici notre dernier élève, Monsieur Victorien Larchet.

Le jeune homme inspira profondément, salua le jury puis le public, avant de débiter sa présentation :

— Voici la Vouivre, cet animal légendaire de notre région, que j'ai reproduit sous forme d'un automate capable d'accomplir les mêmes gestes que son modèle. Voyez plutôt...

Victorien actionna un minuscule bouton sur le dos de sa création, entre les ailes. Aussitôt, celles-ci se mirent à bruisser et la Vouivre s'envola de la table, pour planer au-dessus du jury. Des murmures d'admiration et des exclamations de surprise brisèrent le silence. L'automate exécuta encore quelques tours dans les airs, puis piqua du nez vers la table où Victorien avait rempli un petit bassin de liquide :

— Elle aime boire, et comme elle vient d'apercevoir un point d'eau, elle va s'y désaltérer.

La Vouivre se posa à côté du récipient et inclina sa tête jusqu'à la table, y déposant délicatement son rubis :

— Afin de ne pas être gênée, elle a posé son escarboucle, mais gare à celui qui tenterait de la lui voler, sa vengeance ne tarderait guère.

L'automate absorbait quelques gouttes d'eau, comme si elle lapait. Victorien tendit la main vers le joyau abandonné à côté d'elle.

Aussitôt, la créature se précipita sur lui, donnant un coup de tête sur le dos de sa main, avant de toucher l'escarboucle qui s'incrusta dans son front et de s'envoler. Une salve d'applaudissements salua la fin de la démonstration et le jeune homme tendit la paume, sur laquelle la Vouivre se posa délicatement. Il pressa le bouton sur son dos, les ailes et le cou se replièrent le long du corps.

À présent que la présentation était terminée, les professeurs questionnèrent Victorien pour en savoir plus :

— Comment tient l'escarboucle ?

— Par un aimant électrique sur son sertissage.

— Et comment la lâche-t-elle ?

— En inclinant la tête selon un certain angle, un mécanisme inverse la polarité de l'aimant.

— Comment a-t-elle senti que vous alliez prendre l'escarboucle ?

— Elle détecte les mouvements autour d'elle et réagit en conséquence pour la défendre.

La forme de son projet intriguait, certains membres du jury cherchèrent à en savoir plus et poursuivirent leur interrogatoire :

— C'est un bel ouvrage, mais peut-on l'utiliser pour autre chose que de l'agrément ?

— Oui, ce n'est pas un jouet, il est possible d'imaginer de nombreuses applications pratiques pour les mécanismes que j'ai utilisés. Par exemple, on peut créer un automate plus grand, d'une forme plus conventionnelle, capable de transporter des petites marchandises d'un point à un autre, à la place d'un homme.

D'autres questions fusèrent encore, puis le silence retomba dans la salle tandis que le directeur reprenait la parole :

— Mes chers amis, nos élèves ont brillamment démontré le savoir-faire acquis au cours de leurs études, que viendra confirmer le diplôme qu'ils vont recevoir. Nous sommes fiers de savoir que, maintenant, ils vont développer leur art dans leur vie professionnelle.

Il marqua une pause et consulta du regard les autres professeurs qui se levèrent, avant de conclure :

— Nous allons vous laisser un instant, le temps de délibérer pour établir le classement final, qui viendra couronner leurs études. Nous reviendrons dans un instant vous annoncer les résultats de la promotion de l'année 1900.

Les membres du jury quittèrent la pièce par la porte du fond, qui menait dans un bureau voisin. Dès que le battant se fut refermé sur eux, le bruissement des conversations reprit dans la salle, tandis que les élèves, à la fois soulagés et toujours nerveux, attendaient le verdict final. Ils restaient à leur place sans bouger, en échangeant des coups d'oeil furtifs. Cette dernière épreuve attribuait un coefficient important dans la note totale et le classement pouvait en être bouleversé.

Victorien aperçut Ernest qui lui adressait un petit signe d'encouragement. Auguste, en revanche, lança un regard condescendant à la Vouivre. Victorien devinait que son camarade ne voyait là qu'un jouet qui ne méritait pas à son auteur la place de major de la promotion.

Derrière eux, le public ne montrait pas la même retenue. L'amphithéâtre se remplissait de conversations à voix basse, chacun évoquant avec son voisin les démonstrations des étudiants.

Victorien se retourna brièvement pour observer ses proches. Charlotte lui souriait largement, mais ses mains serrées sur son petit sac trahissaient sa nervosité d'attendre la proclamation des résultats. Fernand Larchet, en revanche, gardait un visage neutre, qui ne permettait pas à son fils de connaître son opinion. Avait-il été convaincu par l'automate ou déçu par cette prestation ? Et si son père jugeait que son projet n'était pas digne d'un futur ingénieur et ne lui proposait pas de rejoindre l'Institut ? Le jeune homme n'avait jamais envisagé d'aller travailler ailleurs et se demanda tout d'un coup ce qu'il ferait si cela se produisait. Plus que tout, il tenait à rendre son père fier de lui. De nouveau, le doute s'insinua : avait-il pris la bonne décision en présentant un projet aussi original, au lieu de se contenter d'une montre ou d'une horloge comme ses camarades ?

La porte du fond de la salle se rouvrit, coupant court aux chuchotis des spectateurs et aux réflexions des élèves. Le directeur revint le premier, tenant les diplômes qu'il allait remettre. Les professeurs s'alignèrent à ses côtés, de part et d'autre, debout cette fois. Après un nouveau discours sur l'excellence de ses étudiants et la fierté de leurs enseignants devant le travail accompli, il procéda à l'annonce du classement. Comme pour le passage des élèves, celui-ci se déroulait dans l'ordre inverse, le nom du major de promotion n'étant dévoilé qu'en dernier. Quelques petits bouleversements avaient eu lieu, selon l'impression laissée par les projets.

Ernest se vit attribuer la cinquième place, remontant de deux rangs : il avait prouvé qu'il était plus doué pour la pratique que pour la théorie. Quand il passa à côté de Victorien pour descendre de l'estrade, celui-ci lui adressa un petit signe complice pour le féliciter.

Enfin, seuls Auguste et Victorien demeurèrent en lice. Le résultat final resterait-il le même, ou leurs projets respectifs l'avaient-ils chamboulé ?

Le directeur annonça finalement :

— Cette année, la première place a fait l'objet d'une âpre compétition, et les notes sont vraiment serrées entre nos deux meilleurs élèves. Toutefois, il a fallu trancher, et c'est l'innovation et la créativité qui l'ont emporté.

Il conclut avec un geste théâtral :

— Monsieur Victorien Larchet, vous êtes le major de la promotion de 1900. Mes félicitations !

Du coin de l'œil, le jeune homme vit un rictus déformer les lèvres d'Auguste. Ce dernier se reprit pour ne pas montrer sa déception au jury et au public, sans vraiment y parvenir. Il reçut son diplôme et quitta l'estrade, laissant Victorien seul face à ses professeurs, tandis que les applaudissements envahissaient la salle. Le jeune homme ne put s'empêcher de rougir légèrement : de naturel plutôt réservé, il n'aimait guère être le point de mire et préférait travailler au calme dans son atelier. Toutefois, il ne pouvait couper à cette étape et prit son mal en patience, tandis qu'il serrait la main de tous ses professeurs et recevait son diplôme.

Il rejoignit enfin ses proches et le soulagement l'envahit face au sourire satisfait affiché par son père. Avant que ce dernier n'ait eu le temps de dire un mot, Charlotte avait déjà attrapé Victorien par les épaules et plaqué deux bises sur ses joues :

— Bravo, mon petiot, je savais que tu allais réussir !

Un peu gêné par cette effusion publique, le jeune homme bafouilla quelques mots. Il avait beau avoir vingt ans, leur gouvernante le voyait toujours comme le petit garçon qu'elle avait élevé.

Victorien se tourna vers son père qui hocha la tête avec contentement :

— C'est bien, mon fils, tu as fait du bon travail.

— Merci, père.

— Ton projet n'était pas très conventionnel, mais je reconnais que c'est un bel ouvrage et que ses capacités me semblent prometteuses.

Fernand ajouta, après quelques secondes de pause :

— Bien sûr, à présent que tu as terminé tes études, j'espère que tu vas rejoindre l'Institut !

— Bien sûr, comment pourrais-je refuser ?

En son for intérieur, le jeune homme poussa un soupir de soulagement : comme il le souhaitait, il allait pouvoir travailler avec son père et se rapprocher de lui. De plus, l'Institut, le plus avancé de France pour la recherche, installé au cœur de la citadelle qui surplombait la ville de Besançon, attirait de nombreux candidats. La concurrence était rude pour y entrer, car les places étaient comptées, deux à trois par an pour les jeunes diplômés, et seuls les meilleurs ingénieurs obtenaient cette chance.

Fernand reprit, satisfait, en posant sa main sur son épaule :

— Nous fêterons ta réussite ce soir à la maison. Pour l'instant, je dois vous abandonner.

Victorien acquiesça et regarda son père s'éloigner, reprenant son rôle de directeur. De futurs employeurs se pressaient déjà autour des élèves les plus brillants et la concurrence serait féroce pour les recruter. Le jeune homme espéra que son père engagerait Ernest : les deux amis travaillaient ensemble depuis leur rencontre à leur entrée à l'École Municipale d'Horlogerie et formaient une équipe efficace.

Charlotte lui prit le bras et lui murmura à l'oreille :

— Tu m'as vraiment fait plaisir avec ta Vouivre, elle est merveilleuse.

Victorien posa la main sur la sienne et lui sourit avec chaleur :

— Je sais combien tu aimes nos légendes, j'avais envie de leur rendre hommage à ma manière, et de te faire un clin d'œil aussi.

— Et tu as réussi, les autres n'avaient aucune chance face à toi !

Le jeune homme s'amusa de la certitude de la gouvernante, mais la tempéra :

— Voyons, tu ne peux pas dire ça, ils ont tous réalisé de superbes projets.

Charlotte secoua la tête avec dédain et maintint son avis.

Deux hommes vêtus à la dernière mode s'approchèrent, s'excusant d'interrompre leur conversation. Victorien ne les connaissait pas et supposa qu'ils faisaient partie des entrepreneurs venus de loin pour

embaucher les meilleurs étudiants. L'un des deux se présenta en serrant sa main d'une poigne ferme :

— André Aubin, je suis le président des Industries Aubin & Associés, de Paris. Jeune homme, vous avez accompli un travail impressionnant, et nous souhaiterions que vous rejoigniez notre société pour y travailler.

Victorien haussa les sourcils, surpris de recevoir une telle offre : ne l'avaient-ils pas entendu accepter celle de son père ? Puis il réalisa qu'avec le brouhaha dans la salle, son interlocuteur n'avait pas dû s'en rendre compte et ignorait qu'il s'était déjà engagé ailleurs. Il lui répondit poliment :

— Je vous remercie de votre proposition, mais je viens déjà d'accepter d'intégrer l'Institut des Nouvelles Technologies.

Malgré cette réponse pourtant claire, André Aubin insista avec aplomb :

— Je souhaiterais quand même que vous y réfléchissiez. Paris est notre capitale et nous disposons des laboratoires de recherche équipés des meilleurs outils, vous y ferez des merveilles ! Et je ne parle même pas de votre salaire, qui sera bien plus élevé que celui que peut vous apporter l'Institut !

Le jeune ingénieur sentit une pointe d'agacement monter en lui, qu'il réprima ; homme de parole, il n'avait pas pour habitude d'accepter une offre pour revenir dessus l'instant d'après. Il éconduisit ses interlocuteurs aussi courtoisement que possible :

— Messieurs, c'est tout réfléchi, j'ai pris ma décision et n'en changerai pas, je vous saurais gré de ne plus insister.

Comprenant qu'ils perdaient leur temps avec lui, les deux industriels le saluèrent sèchement et se dirigèrent aussitôt vers Auguste. Victorien les suivit du regard : il n'avait aucune envie de quitter sa région natale et se sentait soulagé que son père lui ait offert un emploi le premier. De plus, les manières de l'homme, suffisant et visiblement peu habitué à essuyer des refus, ne lui plaisaient pas et il n'avait aucune envie de travailler sous ses ordres. Il sourit à Charlotte qui avait suivi la conversation en silence et constata qu'elle avait craint qu'il ne se laisse tenter par les sirènes de la capitale. Il allait prendre la parole quand Ernest les rejoignit, tout excité, leur annonçant d'une voix fébrile :

— Ça y est, ton père m'a proposé de rejoindre l'Institut !

Un grand sourire éclaira le visage de Victorien :

— Et que lui as-tu répondu ?

— Oui, bien sûr ! Tu te rends compte, on va encore travailler ensemble !

— J'en suis ravi.

Tandis qu'Ernest continuait à parler, le jeune homme remarqua qu'Auguste discutait longuement avec André Aubin. Il devina, connaissant l'orgueil de son camarade, que celui-ci allait accepter une proposition qui lui permettait de quitter Besançon. Auguste avait de l'ambition et, quand il serra la main de son interlocuteur, Victorien sut qu'il venait d'accepter leur offre d'emploi à Paris. Cette situation soulagea le jeune homme qui n'avait jamais prisé la compétition que son camarade avait instaurée entre eux, et le voir partir au loin et ne plus être comparé à lui le satisfaisait.

Son attention fut détournée par la voix de Charlotte qui, toute fière, annonçait le menu du dîner auquel Fernand avait aussi convié Ernest et ses parents, venus de Vesoul pour l'occasion :

— J'ai cuisiné toute la matinée, j'ai préparé des croûtes aux morilles et du coq au vin jaune, vous allez vous régaler !

Le jeune homme sourit, heureux à présent que la tension de la journée retombait : son avenir s'annonçait pour le mieux, entouré des gens qu'il aimait.

